

HORS NORMES

CÉSAR
DES LYCÉENS

2020

d'Olivier Nakache et Éric Toledano





Ce dossier pédagogique est édité par Réseau Canopé, avec la Dgesco et l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche, dans le cadre du César des lycéens 2020.

Pour fédérer les jeunes générations autour du cinéma français et continuer à en faire un mode d'expression privilégié de leur créativité, l'Académie des arts et techniques du cinéma et le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse se sont associés en 2019 pour mettre en place le César des lycéens. Aux prix prestigieux qui font la légende des César (Meilleur Film, Meilleure Réalisation, Meilleure Actrice, Meilleur Acteur, etc.) s'ajoute donc un César des lycéens, remis à l'un des sept films nommés dans la catégorie « Meilleur Film », à travers le vote de près de 1800 élèves de classes de terminale de lycées d'enseignement général et technologique et de lycées professionnels.

Le nom du lauréat sera communiqué le 4 mars 2020. Le César des lycéens sera remis au lauréat le 11 mars 2020 à la Sorbonne.

En savoir plus :

<http://eduscol.education.fr/cid129947/cesar-des-lyceens.htm>

Directeur de publication

Didier Lacroix

Direction artistique

Samuel Baluret

Gaëlle Huber

Chefs de projet

Éric Rostand

Samuel Baluret

Auteur du dossier

Séverine Danflous

Chargée de suivi éditorial

Sophie Roué

Mise en pages

Aurélie Jaumouillé

Conception graphique

Gaëlle Huber

Isabelle Guicheteau

Hors normes

Réalisation : Éric Toledano, Olivier Nakache

Distribution : Gaumont

Production : Quad, Ten Cinéma

Coproduction : Gaumont, TF1 Films Production, Belga Productions (Belgique), 120 Films

Avec : Vincent Cassel, Reda Kateb, Hélène Vincent, Bryan Mialoundama, Benjamin

Lesieur, Alban Ivanov, Catherine Mouchet, Lyna Khoudri, Frédéric Pierrot, Suliane

Brahim, Marco Locatelli, Aloïse Sauvage, Djibril Yoni, Ahmed Abdel-Laoui, Darren

Muselet, Sophie Garric, Christian Benedetti, Pierre Diot

Genre : comédie dramatique

Nationalité : France

Durée : 113 minutes

Sortie : 25 mai 2019

Sous la conduite de l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche

Renaud Ferreira de Oliveira

Crédits photographiques

© 2019 – Quad - Ten Cinéma –

Photos Carole Bethuel

ISSN : 2425-9861

© Réseau Canopé, 2020

[établissement public à caractère administratif]

Téléport 1 – Bât. @ 4

1, avenue du Futuroscope

CS 80158

86961 Futuroscope Cedex

Synopsis

Bruno et Malik vivent depuis vingt ans dans un monde à part, celui des enfants et adolescents autistes. Au sein de leurs deux associations respectives, ils forment des jeunes issus des quartiers difficiles pour encadrer ces cas qualifiés d'« hypercomplexes ». Une alliance hors du commun pour des personnalités hors normes.

Entrée en matière



Les réalisateurs, Olivier Nakache et Éric Toledano, ont une carrière cinématographique indissociable. Dès les années 1990, ils commencent à écrire et tourner ensemble des courts-métrages (*Le Jour et la Nuit*, 1995, *Les Petits Souliers*, 1999) avant de passer aux longs (*Je préfère qu'on reste amis*, 2005 ou *Nos jours heureux*, 2006). Apportant un soin tout particulier au casting (Gérard Depardieu, Lorànt Deutsch, Jean-Paul Rouve ou Omar Sy), leur cinéma s'inscrit dans la comédie populaire. En 2011, ils connaissent un succès phénoménal avec une comédie mélancolique tirée d'une histoire vraie, *Intouchables*, qui les propulse en tête du box-office. *Hors normes* s'inscrit dans cette veine de la comédie sociale et populaire qui cherche à montrer ceux qui sont mis à l'écart de la société, mais aussi et surtout les associations qui se battent quotidiennement pour leur donner le droit d'exister. À propos de leur film, Olivier Nakache et Éric Toledano déclarent : « Depuis nos premiers courts-métrages, nos personnages sont des héros du quotidien, en aucun cas des superhéros ou des caricatures. Nous avons toujours été convaincus que l'on pouvait faire rire et réfléchir le public en abordant des thèmes qui n'ont rien de frivole, comme le handicap dans *Intouchables*, le sort des sans-papiers et le burn-out dans *Samba* ou, aujourd'hui, l'autisme dans *Hors normes*. »

Matière à débat

DES ESPACES D'ENFERMENT



La question spatiale structure ce film en montrant des jeunes autistes enfermés dans leur maladie mais aussi dans des espaces clos qui les contiennent à défaut de les laisser s'épanouir. La violence dont ils sont victimes en raison de leur différence se traduit dans le choix des décors. Des couloirs d'hôpitaux en bureaux de la SNCF, l'espace construit l'idée de claustrophobie. La vitre de bureau derrière laquelle se trouve Joseph (Benjamin Lesieur), au début du film, est striée de lignes qui dessinent de faux barreaux. Il a de nouveau tiré le signal d'alarme dans le métro et les agents ferroviaires veulent le sanctionner. L'espace se donne à voir d'emblée comme hostile, de la course-poursuite près des Halles de Paris au sauvetage final de Valentin sur le périphérique. Il est dangereux, souvent interdit à ceux qui ne savent pas l'appréhender. L'un des enjeux principaux de *Hors normes*, c'est donc la conquête de cet espace extérieur. Beaucoup de ces jeunes autistes ont été drogués et attachés sur un lit d'hôpital avant de rencontrer l'association dirigée par Bruno (Vincent Cassel). À l'image de Valentin, le visage enfermé dans un casque de boxe pour ne pas se blesser lorsqu'il se cogne, tous représentent des cas sévères et font preuve de violence envers eux-mêmes ou leur entourage. Ils griffent, mordent, scalpent ou cassent des nez, ils n'ont pas leur place dans les structures d'accueil traditionnelles, ni dans l'espace commun, et Bruno cherche à leur en faire une. C'est en apprenant à traverser le pont sans déclencher l'alarme, en construisant pour eux une trajectoire protectrice mais sans entraves que Bruno et Malik permettent à ces jeunes d'accéder à une certaine autonomie. Pour eux, comme pour les jeunes de banlieue en phase de réinsertion professionnelle, il s'agit de se faire une place, de trouver un moyen d'exister. Et le film ne se conclut pas sur une réussite mais sur un espoir, en retirant le casque de Valentin qui se libère enfin dans un décor inondé de lumière.

MISE EN SCÈNE DU LANGAGE

Ce film met en scène le langage des autistes qui peinent à formuler leurs besoins sinon par des gestes violents ou inappropriés, tel Joseph qui réclame de pouvoir poser sa tête sur l'épaule de Bruno puis sur celle de Brigitte, une employée de l'usine de machines à laver, qui, elle, se sent gênée par ce contact ou Valentin qui casse le nez de son éducateur. Il interroge aussi le langage de ces jeunes de banlieue qui doivent apprendre à dire, écrire, à retranscrire leurs expériences avec les autistes dont ils ont la charge. *Hors normes* fait la part belle à la question de la langue et à son absence de maîtrise, celui qui n'a pas les mots ne peut dire sa souffrance, ne peut accéder à une société qui ostracise et stigmatise. « Apprendre à penser, à réfléchir, à être précis, à peser les termes de son discours, à échanger les concepts, à écouter l'autre, c'est être capable de dialoguer, c'est le seul moyen d'endiguer la violence effrayante qui monte autour de nous. La parole est le rempart contre la bestialité. Quand on ne sait pas, quand on ne peut pas s'exprimer [...], il ne reste que les poings, les coups, la violence fruste, stupide, aveugle », comme l'énonçait l'helléniste, Jacqueline de Romilly (*Le Point*, 25 janvier 2007). Ainsi, dans une séquence de réunion de groupe, Malik (Reda Kateb) interpelle les apprentis éducateurs afin de leur indiquer qu'ils vont devoir

s'approprier le langage pour rendre compte de l'expérience vécue : « J'ai besoin de votre compétence de terrain mais aussi que vous appreniez à la traduire avec des mots. » Or les mots c'est ce qui leur fait défaut et l'intégration passe par le langage comme l'apprend peu à peu Dylan (Bryan Mialoundama) en rencontrant l'orthophoniste de Valentin. Elle l'aide, lui aussi, à reconnecter signes et mots. Symptomatiquement, lors de leur première rencontre, elle avait confondu Dylan avec un autiste, justement parce qu'il n'avait pas les mots. C'est le dialogue qui permet la rencontre, c'est l'apprentissage d'une langue riche qui met à distance la violence physique.

DU CORPS SOCIAL DÉTERMINÉ À LA COMMUNAUTÉ CHOISIE



Hors normes dénonce dès son titre l'arrachement d'un groupe d'individus à ce que l'on appelle « la normalité ». Le film s'intéresse à deux associations qui se soucient de l'accueil des autistes sévères, laissés-pour-compte d'une société qui refuse de voir ses handicapés. Nakache et Toledano, par le biais du personnage de Bruno, nomment les autistes, leur donnent un corps et une existence devant la caméra ; par leur travail sur le cadrage, ils s'approchent des corps malades. Ils font également exister les groupes d'entraide qui viennent les soutenir, les épauler, les faire grandir. Profondément humaniste, le film joue sur les communautés juives, musulmanes ou encore d'Afrique noire qui, par-delà leurs différences culturelles et religieuses, trouvent dans le soin apporté à ces jeunes autistes une raison de s'incorporer, de devenir un groupe, de s'aider, de s'agglomérer à un corps social. Un ensemble de corps réunis afin de protéger les plus fragiles. Où se situe la norme, quand passe-t-on du côté de la marge ? Le montage travaille des saynètes qui incorporent les individus au groupe. Individus jusque-là relégués à l'ombre et que le cinéma permet de mettre en lumière et de nommer : comme lorsque Bruno décroche une à une les photographies de jeunes autistes de son mur pour les donner aux deux inspecteurs de l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS) immobiles : « Prenez-les, mais alors prenez-les tous. » L'institution, à travers ces deux représentants, dénonce dans sa posture comme dans son discours le rejet, l'exclusion, sous couvert de sécurité. Aussi rigides dans leurs costumes foncés que dans leur volonté de réguler, légiférer, tout ce qu'ils donnent c'est de l'abandon. Au contraire, Bruno, qui passe son temps à dire « On va trouver une solution » là où tout le monde ne voit que des problèmes, s'inscrit dans l'improvisation, l'urgence de venir en aide. Il représente un corps en mouvement perpétuel pour aller vers l'autre. Et le film donne à voir ces gestes de soin, ces contacts, ces corps que l'on touche, que l'on remet en selle après les avoir sédatisés, sanglés, emprisonnés. S'écartant de ce que le philosophe Michel Foucault appelait des « corps dociles », soumis par une société disciplinaire dans un espace clos et contrôlé (*Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, 1975), Bruno et Malik laissent s'épanouir des corps fragiles, heurtés, habités jusque-là par une violence qui les déborde. Ils apprennent peu à peu à réinscrire en eux la douceur, à caresser un cheval, à patiner sur la glace, à déployer leurs bras, leurs jambes dans une chorégraphie harmonieuse lors d'un spectacle de danse.

Prolongements pédagogiques

ÉDUCATION À L'IMAGE

Les élèves peuvent être amenés à réfléchir sur les images de la séquence de sauvetage de Valentin sur le périphérique qui alterne des champs/contrechamps sur le visage de Valentin puis sur sa vision floue de la route encombrée de voitures. Son et image apparaissent distordus, perturbés par le regard du jeune autiste en caméra subjective. Comment rendre compte du danger encouru par Valentin ? À travers l'usage de quelles couleurs ? Que penser de la rapidité du montage ?

LETTRES

Ce film permet un questionnement sur l'importance de maîtriser la langue française. On pourra ainsi amener les élèves à questionner les propos du linguiste, Alain Bentolila qui relie pauvreté du langage et violence : « Beaucoup de problèmes de notre temps proviennent d'une incapacité à maîtriser la langue : éducation, violence, banlieues, et même la démocratie, la citoyenneté, la compréhension du discours politique. » (*Parle à ceux que tu n'aimes pas. Le défi de Babel*, Odile Jacob, 2010). Pourquoi faut-il savoir nommer ? Pourquoi formuler peut nous aider à exister, aimer, dialoguer ? Comment le langage nous amène-t-il à construire un échange élaboré qui nous empêche d'en venir aux mains ?

ÉDUCATION À LA CITOYENNETÉ

La position humaniste des réalisateurs n'est plus à démontrer. *Hors normes* souligne l'entraide et le bien vivre ensemble de toutes les communautés (juives, musulmanes, africaines...). Le « Non, on ne doit pas frapper sa mère » que Bruno serine à Joseph résonne comme une variante des Dix commandements bibliques. Un commandement laïque à l'attention de la vie sociale. De plus, le film invite à s'interroger sur la place que la société accepte d'accorder à ceux qui ne rentrent pas dans la norme, ceux qui n'ont pas les codes : personnes handicapées ou jeunes en voie de réinsertion. Il donne des solutions en proposant l'accueil, le partage et le dialogue.

Références

Hors normes emprunte à la comédie sociale britannique, en particulier aux films de Stephen Frears (*The Van*, 1996) ou de Mark Herman (*Les Virtuoses*, 1996), son goût pour les sujets graves mêlés à un certain sens du comique. L'esthétique de ces comédies travaille les ruptures de ton passant du rire aux larmes, comme ici avec le gag récurrent des rendez-vous de Bruno organisés par la communauté juive et sans cesse avortés soit par un coup de fil, soit par l'irruption d'un éducateur. L'autre référence esthétique procède du caractère documentaire du film qui s'appuie sur des faits réels – le combat de Stéphane Benhamou de l'association Le Silence des Justes (La Voix des Justes dans le film) et de Daoud Tatou des Relais Île-de-France – pour prendre en charge les cas les plus lourds d'adolescents ou enfants autistes. Ainsi, Nakache et Toledano jouent sur les codes du documentaire, revendiquant le fait que toutes les scènes de leur film ont été vécues dans la réalité. Ils ouvrent *Hors normes* sur un rythme frénétique, caméra à l'épaule, et utilisent tour à tour des acteurs professionnels et non professionnels, mêlant aussi vrais autistes et acteurs interprétant des autistes. De plus, la mise en scène procède par cadrages serrés autour des personnages avec une séquence d'ouverture qui dessine un rythme et une image très réalistes, une image aux couleurs ternes. Ainsi, ce parti pris confine au reportage pour mieux le mettre à distance et rappeler que les réalisateurs s'intéressent avant tout à des individus singuliers accueillis au sein d'un groupe.